

Long
courrier

MONA, notamment une installation sans titre réalisée en 1998 par l'artiste grec Jannis Kounellis et composée de sept carcasses de bœuf en putréfaction, et une nouvelle version du *Cloaca* de l'artiste belge Wim Delvoye, une machine qui reproduit le processus digestif humain et crée des excréments qu'on ne peut distinguer des vrais. L'odeur du bœuf en putréfaction et des excréments risque d'être un peu extrême pour certains visiteurs, mais Walsh y tient : "Ne sommes-nous pas tous des machines à fabriquer de la merde ?" Certains trouveront peut-être ces œuvres choquantes, une réaction dont Walsh se félicite. "Il y aura beaucoup d'œuvres controversées et j'espère que cela provoquera une polémique, parce que c'est comme ça qu'on attire les visiteurs", confie-t-il.

Programmé pour s'autodétruire

Parmi les autres œuvres susceptibles de susciter des réactions violentes, *On the Road to Heaven the Highway to Hell*, de l'artiste américain Stephen J. Shanabrook, une sculpture en chocolat qui représente le corps déchiqueté de l'auteur d'un attentat suicide, ou encore *Bible Bomb #1854 (Russian Style)*, une bible aux pages évidées contenant une bombe, d'un autre artiste américain, Gregory Green.

Laisser entendre que Walsh ne s'intéresse qu'à la controverse, c'est passer à côté du personnage, souligne Olivier Varenne, un conservateur qui depuis cinq ans repère des œuvres pour lui. "David a une très grande sensibilité. Chaque fois qu'il y a de l'humour ou de la dérision dans une œuvre, je me fais un plaisir de la lui montrer", explique-t-il. Et il y a effectivement de la poésie et de la délicatesse dans nombre des acquisitions de Walsh. Par exemple dans *Tracing Time*, une installation de l'artiste irlandaise Claire Morgan, composée de centaines de fils de nylon qui pendent du plafond jusqu'au plancher et sur lesquels l'artiste a collé à la main 3 000 à 4 000 graines de pissenlit. Autre superbe installation, *Untitled (White Library)*, du Cubain Wilfredo Prieto, se compose de 6 000 livres et journaux blancs et vierges disposés dans une bibliothèque qui remplit une salle entière.

Le musée accueillera des expositions temporaires et les œuvres issues de la collection de Walsh tourneront régulièrement. Les visiteurs se verront remettre un appareil électronique qui leur donnera des informations sur les œuvres quand ils circuleront dans les salles (il n'y aura pas de pancartes ni de légendes sur les murs) et qui enregistrera le temps que chacun passe devant chaque œuvre.

Walsh aura un autre moyen d'observer les visiteurs. Il pourra accéder par une porte dissimulée dans l'une des salles d'exposition à un appartement d'où il pourra voir le public circuler en contrebas grâce à une petite vitre installée au sol. Ce qu'il ne sait pas encore avec exactitude, c'est combien de visiteurs auront la curiosité de lever les yeux. Ils pourraient se chiffrer à environ 1 000 par jour, selon ses estimations.

Les collectionneurs aiment souvent voir leur nom inscrit sur le fronton de musées ou associé à tout jamais à des bourses et à des legs. Walsh n'est pas de ceux-là. "Je ne crois pas être autre chose que de la matière organisée, déclare-t-il, et je suis quasi certain que ce qui constitue mon essence cessera d'exister après ma mort. Cela ne m'intéresse pas du tout d'essayer de me projeter dans l'avenir, au-delà de ma condition de matière organisée."

Il ne plaisante pas. Le MONA est d'ailleurs programmé pour s'autodétruire. "Si je me souciais de longévité, confie Walsh, je n'aurais pas construit un musée deux mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Derwent est un fleuve sensible aux marées. Dans cinquante ans, il faudra dépenser beaucoup d'argent, sinon le MONA se retrouvera sous les eaux."

Christina Ruiz

DAVIDE MONTELEONE/CONTRASTO-REA



Le livre

Hécatombe dans la Botte

Un carnage ébranle un petit village italien. Fait divers ou châtement divin ? Dans son nouveau roman, Sandro Veronesi se penche sur l'énigme du mal.

La Repubblica (extraits) Rome

Certaines pensées deviennent envahissantes au point de nous obséder et d'éclipser tout le reste. C'est ce qui m'est arrivé à la lecture du nouveau et très fort roman de Sandro Veronesi, *XY**, et je me suis demandé si l'auteur n'avait pas été assailli de pensées semblables. C'est ce qui m'arrive du reste depuis quelque temps avec les faits divers, peut-être parce que je ne m'y suis jamais beaucoup intéressé. Les grands scrutateurs de l'âme humaine, Stendhal, Balzac et Dostoïevski, se nourrissaient des comptes rendus d'affaires criminelles et des chroniques judiciaires. Ce n'était pas mon genre, pas plus que les romans policiers.

J'avais tort : les chroniqueurs de faits divers sont les correspondants de guerre des temps de paix. A présent, certaines affaires terribles me frappent – celle de septembre dernier à Brescia, par exemple. Un homme, un père, un jour qu'il avait la garde de sa fille de 3 ans, est sorti se promener avec elle et son petit chien. Ils sont allés au bord de la rivière, où il possédait un cabanon. Alors que la petite marchait devant, il lui a tiré dessus avec un fusil de chasse, puis a tiré sur le chien. Il a ensuite écrit un mot dans lequel il disait qu'il les protégerait et qu'ils resteraient toujours unis – la petite, lui et le toutou peut-être –, puis il s'est donné la mort. On ne peut pas avoir recours à l'explication facile de

l'accès de folie, tant l'homme avait méticuleusement planifié son acte.

Lorsqu'il arrive des choses atroces aux gens, on ne sait jamais s'il faut y voir le signe d'un destin commun, d'une maladie que les autres ont attrapée et qui peut nous frapper également, ou bien d'une catastrophe impensable et reléguée loin, quelque part entre le malheur et la folie.

Au début du roman de Sandro Veronesi, une hécatombe atroce et inexplicable ébranle San Giuda, un petit village reculé des montagnes du Trentin [nord de l'Italie]. Les victimes meurent au même moment et au même endroit, dans un bois, mais chacune de manière différente, comme dans un catalogue universel de la férocité et du malheur : violée et étranglée, par overdose, de cancer, décapitée, étouffée en mangeant, mutilée, par suicide, éventrée, dévorée par un requin... ! L'accumulation est non seulement horrible mais impossible. Je ne vous en dirai pas plus, j'en ai déjà peut-être déjà trop dit. Mais je me suis demandé si Sandro Veronesi n'avait pas voulu, en poussant son récit à l'extrême, montrer combien les choses terribles qui surviennent chaque jour près de chez nous – et qui sont rapidement refoulées et classées à la rubrique accès de folie – sont elles aussi "impossibles" et, malgré cela ou plutôt justement pour cela, révélatrices.

L'hécatombe de San Giuda est à ce point inconcevable que tous ou presque, des autorités aux magistrats, en passant par la police et les gens ordinaires, choisissent de lui trouver des explications rassurantes du genre terrorisme islamiste.

Certains s'y refusent : un jeune homme étrange, une jeune skieuse et psychiatre qui voit se rouvrir une ancienne blessure, et un prêtre – à la différence du procureur général, un prêtre n'a pas besoin de preuves pour reconnaître la "quintessence du mal". "Les lieux où nous vivions, non plus seulement San Giuda mais aussi désormais les vallées environnantes, le Trentin tout entier, peut-être l'Italie elle-même, étaient baignés par le sentiment de mort et d'impuissance que le carnage avait comme diffusé dans l'air que l'on respirait. Il s'avéra plus tard que les six mois suivant le carnage avaient enregistré un envol historique des départs d'Italie, alors que le nombre d'enfants conçus ce même semestre accusait une chute sans précédent."

Ce carnage paradoxal et surnaturel rappelle la peste de Milan ou celle d'Oran, à la fois maladie terrestre et châtement divin – comme un débarquement de Martiens, comme le Déluge. "Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que toutes les pensées de son cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal" [Genèse 6, 5]. De temps en temps, une personne dotée d'une confiance positiviste enviable tente d'expliquer scientifiquement la remontée des eaux et les cataractes du ciel. Les montagnes furent submergées et tous les êtres vivants – excepté Noé et les siens – furent exterminés de la terre. Il se peut alors qu'un requin ait mordu une paysanne du Trentin. Le Seigneur est l'un des dénouements possibles de l'éternel roman policier.

XY réussit à tenir le lecteur en haleine sans être un polar. La différence entre un roman policier et le châtement (divin), c'est que, dans le polar, on découvre l'assassin et on résout l'énigme, alors que le châtement (divin) est l'énigme. Est-ce là le point fort ou le point faible de la conclusion de XY, ou bien les deux en même temps ? Et la forêt de San Giuda incarne-t-elle l'Italie des faits divers ? Nous pourrions en débattre lorsque vous aurez lu XY. **Adriano Sofri****

* Ed. Fandango, Rome, 2010. La traduction française paraîtra chez Grasset en 2012.

** Journaliste, écrivain et ancien militant d'extrême gauche, il a été condamné à vingt-deux ans de prison pour avoir commandité l'assassinat d'un commissaire de police en 1972. Il est actuellement assigné à résidence.